

S O E U R G A M B L I N

19 Mai 1855 - 10 Août 1919

64 ans - 41 de vocation

*

ORPHELINAT DU CAIRE (Egypte)

"Nos soeurs, disait un jour ma soeur GAMBLIN à ses compagnes, estimons-nous heureuses de pouvoir mener la vie humble et cachée; remplissons notre petit office sous le seul regard de Dieu, pour lui seul, sans chercher l'estime des créatures."

Cette vie cachée, notre chère soeur la commença dès son jeune âge, dans le petit village de Ver (Manche) où elle naquit le 19 mai 1855. Ses parents, honnêtes cultivateurs, jouissaient d'une certaine aisance. Ils élevèrent chrétiennement leur enfant et la formèrent au travail. De bonne heure la petite Marie fut privée des caresses de sa mère, mais son âme innocente ne s'en éleva que plus spontanément vers le bon Dieu. Tout l'y portait d'ailleurs, surtout le spectacle de la nature qui l'entourait et dont elle aimait plus tard à rappeler les poétiques souvenirs. "J'étais si naïve, disait-elle un jour, que lorsque j'admirais le vol des nuages, je m'imaginais que chacun d'eux portait une âme au ciel; alors j'étais ravie quand j'en voyais des multitudes traverser l'espace." A mesure que la fillette grandissait, et surtout après une première communion fervente, son âme de fille de la Charité commença à se révéler. "J'ai toujours été sérieuse, racontait-elle encore; lorsque je me promenais dans la campagne et que j'apercevais au loin des maisons où je ne connaissais personne, je pensais tristement : " Qui sait si l'on ne souffre pas là-bas ? Oh ! comment peut-on rire et s'amuser quand il y a tant de personnes malheureuses sur la terre ! " C'était l'appel de Dieu qui déjà se faisait entendre. Il devint si impérieux que la pauvre enfant dut y répondre avant d'obtenir le consentement de son père, lequel ne lui fut accordé qu'après plusieurs mois d'angoisses et d'indicibles déchirements de cœur.

Comment notre chère soeur ne fit-elle pas choix d'une des communautés diocésaines qui l'entouraient tandis que la nôtre lui était complètement inconnue ? nous n'en trouvons le motif que dans la force irrésistible de la grâce de la vocation, et cette vocation l'avait appelée dans la famille de saint Vincent : " Je n'avais jamais vu de soeurs que sur des images, disait-elle depuis, aussi je me sentis quelque peu interdite lorsque je me trouvai tout à coup transportée au milieu de plus de quatre-vingt cornettes, à l'hospice des incurables d'Ivry, pour faire mon postulat." La digne soeur servante, ma soeur Malpel, comprit bien vite que le bon Dieu lui confiait un trésor, et elle s'efforça de former la nouvelle venue aux oeuvres, mais encore plus aux vertus de notre saint Etat.

La jeune fille, animée d'un généreux désir de bien faire, acceptait les observations avec une respectueuse humilité, et sa bonne volonté à en tenir compte édifiait toutes les soeurs. Cette volonté ferme pour le bien, ma soeur Gamblin la porta au séminaire. Tout entière à la prière pendant les heures passées à la chapelle, elle était pleine d'ardeur et d'activité au moment du travail. Mise en office au dortoir, elle montrait, avec les soeurs nouvelles, une grande patience et une aimable cordialité. Après sa prise d'habit, elle fut envoyée à Armentières, où elle devait avoir plus tard pour compagne notre regrettée soeur Boutleux. L'hospice réunissait alors toutes les oeuvres. Les écoles laïques n'étant pas encore établies dans la ville,

petit poêle d'occasion pour préparer la cuisine, et la jeune fille à qui en était confié le soin n'en n'avait pas la moindre notion. Au milieu de ces tribulations, notre soeur Clotilde se montrait calme, sereine, et conseillait à ses compagnes de prendre en gaieté leur grande pauvreté. Cependant elle n'était encore que première d'office, et à ce titre, qui donnait à en présager un autre, lui avait fait verser combien de larmes ! Elle eut beau protester, supplier, mettre en avant les raisons que lui suggérait son humilité, tout fut inutile : le 24 aout suivant, elle fut définitivement installée soeur servante.

Les oeuvres se développèrent rapidement sous sa direction. Les enfants affluaient, on fut obligé d'agrandir l'asile et de bâtir une nouvelle classe. Ma soeur Gamblin faisait le catéchisme d'une manière particulièrement attrayante, qu'elle charmait jusqu'aux toutes petites filles; de plus, elle aidait les maîtresses à la préparation des concours, visitait les malades du quartier, etc... Le patronage, l'association des Enfants de Marie prospéraient.

Les enfants de Marie, quel bien leur a fait cette charitable et pieuse directrice ! que de bonnes mères de famille elle a formées ! combien de vocations elle a su découvrir et encourager ! Ma soeur Gamblin prémunissait ces jeunes filles contre les dangers qui les attendaient au dehors: elle savait aussi les attirer à l'association non seulement par des retraites annuelles, et mensuelles si admirablement suivies, mais encore par toutes sortes d'agréables distractions. Une jolie chapelle, ornée d'une belle statue de Marie immaculée fut bientôt érigée pour cette oeuvre; puis notre chère soeur dut s'occuper de la fondation d'un ouvroir externe où l'on enseignerait des ouvrages pratiques, tels que raccommodage, confection de vêtements pour les différents membres de la famille, etc... Enfin, l'Association des Mères chrétiennes s'organisa et donna, par la suite de grandes consolations. Ma soeur Gamblin était l'âme de tout ce bien, sans qu'elle discontinuât toutefois de faire la classe et de diriger la maison. Cependant les symptômes de la maladie qui devait lui occasionner tant de souffrances se manifestaient déjà et, lorsqu'après chaque crise, ses compagnes voulaient la contraindre à se reposer, elles n'en obtenaient le plus souvent que cette réponse : "oh! ce n'est rien, c'est déjà fini !".

Un nouveau sacrifice allait être demandé à son coeur : en 1906 un décret de fermeture vint l'arracher à ses oeuvres si chères. La triste nouvelle s'en répandit bien vite, et en vain nos soeurs essayèrent-elles de cacher à la population le jour et l'heure de leur départ, les scènes d'adieu et les manifestations sympathiques à la gare ne purent être évitées. C'est dans ces pénibles circonstances que la petite famille de Saint-Roch revint à la Communauté.

Quelques jours plus tard, ma soeur Gamblin était désignée pour l'orphelinat du Caire. Malgré la secrète appréhension que lui causait son état de sante, encouragée par ses Supérieurs, elle prononça le fiat d'un généreux acquiescement à la volonté divine, partit pour Marseille et s'embarqua presque joyeuse. Durant le voyage, notre chère soeur continua à édifier son entourage; la grâce de l'obéissance la soutenait visiblement. A la gare du Caire, elle dut se séparer de notre bonne soeur Gauthier, dont nous venons de lire les remarques, et d'une seconde compagne; puis, toujours courageuse, elle se rendit avec les trois autres à l'orphelinat, où elle fut présentée aux deux soeurs qui devaient compléter la petite famille.

"L'oeuvre était à son début: les années d'installation furent d'autant plus pénibles à notre bonne soeur servante, écrivent ses compagnes, qu'elle avait à lutter contre les progrès de la maladie qui finit par nécessiter une douloureuse opération. Aussi longtemps qu'elle le put, cependant, elle suivit le train commun, payant le plus souvent son lever de quatre heures par de bien vives souffrances. Toujours bonnes pour nous, surtout lorsqu'elle nous voyait fatiguées, ma Soeur se constituait notre infirmière, et, plus malade que celles qu'elle soignait, cette vraie mère ne regardait pas à se lever la nuit pour nous entourer de ses délicates attentions; elle en usait de même à l'égard des enfants: ils n'ont pas oublié ce que fut pour eux notre regrettée mère. Dans ces dernières années, alors que la vie était chère et que les ressources manquaient, que de démarches et de courses, en pleine chaleur, elle s'est imposées pour procurer le nécessaire à ses orphelins!

"Ma soeur Gamblin se préoccupait plus encore de leurs âmes, leur parlant du bon Dieu toutes les fois qu'elle en avait l'occasion. Sans cesse, elle nous recommandait la patience, la douceur envers ces pauvres petits et elle me voulait pas qu'on usât de moyens de rigueur:" Cela ne réussit que bien rarement, disait-elle, aimez vos enfants, et vous vous en ferez aimer."

"Ceux qui avaient l'âge de quitter l'orphelinat étaient l'objet de sa sollicitude spéciale: elle ne se donnait pas de repos qu'elle ne les eût placés avantageusement et continuait encore, après leur départ, à veiller sur eux et à les pourvoir de ce qui leur manquait. Ma soeur ne négligeait aucune occasion de faire le bien: tout le temps de la guerre; elle a reçu avec une charité toujours égale les soldats anglais qui venaient lui demander service ou se distraire avec nos enfants: elle pourvoyait les aumôniers de ce qui leur manquait et lavait elle-même leur linge d'autel."

Cette digne fille de la Charité avait su concilier l'estime générale par la bonté de son coeur, sa prudence peu commune et une admirable simplicité. La simplicité! voilà ce qui frappait en ma soeur Gamblin, ce qui paraissait être sa vertu de prédilection. "Ne faisons pas d'embarras, nos soeurs, disait-elle souvent, gardons-nous des grands discours de spiritualité; il n'y a ordinairement rien au bout. Posons des actes, et agissons bonnement et simplement, selon l'esprit de saint Vincent."

Le jour de l'Ascension, qui était, en 1919, celui de la première communion à l'orphelinat, après s'être fatiguée à préparer ses chers enfants à la grande grâce de l'union eucharistique, ma soeur Gamblin fut prise d'une extinction de voix, puis d'une forte toux qui étonna d'autant plus ses compagnes qu'elle n'avait jamais eu la poitrine délicate. Le 14 juillet; elle avait fait organiser une petite fête en l'honneur de la victoire; elle s'y trêna malgré sa souffrance, applaudit avec entrain aux chants et aux dialogues, présida la loterie, et retourna ensuite à son lit qu'elle ne devait plus quitter.

Pendant quatre semaines, sa patience inaltérable, sa reconnaissance pour les moindres services, son obéissance ponctuelle aux ordonnances des médecins, et surtout les élans continuels de dévouement vers le bon Dieu furent un sujet de grande édification pour tous ceux qui l'approchaient. Se sentant bien malade, notre chère soeur demanda elle-même les derniers sacrements et les reçut dix jours avant sa mort. La cérémonie achevée, elle mit ordre à ses affaires

.....